

Josée Mattei

Du ravalement de l'amour à faire l'amour plus digne *

Ce titre s'appuie à la fois sur le recueil des textes de Freud concernant la vie amoureuse et notamment ce qu'il nomme le plus général des « rabaissements ¹ » de la vie amoureuse et ce que dit Lacan dans sa « Lettre aux Italiens », de 1974, où il exhorte lesdits Italiens à trouver un analyste d'une certaine envergure, celle qui consisterait à « se passer de ce fâcheux rapport pour faire l'amour plus digne ».

Comment passe-t-on du ravalement freudien au faire l'amour plus digne lacanien ? S'agit-il là du parcours d'une analyse ?

L'amour chez Freud

Pour Freud, il y a des conditions qui déterminent l'amour pour l'homme en général. Il en déplie quatre. La première consiste dans le tiers lésé, où l'homme aime une femme déjà prise par un autre (un trio, deux hommes et une femme). Il s'agit de la chiper à un autre afin de se l'approprier, d'où une exacerbation des sentiments liée à cette rivalité, dont l'origine est à chercher dans l'infantile, le père étant le tiers lésé et la mère l'objet inestimable.

La deuxième condition s'ajoute à la première : la femme doit être de mauvaise réputation, contre-pied de la figure maternelle. La femme « chaste et insoupçonnable » n'intéresse pas. On se souviendra à ce titre du film formidable de Jean Eustache : *La Maman et la Putain*. Freud évoque la passion pour la putain faisant éprouver des

* Intervention faite à Paris le 14 novembre 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouis-sance, amour et satisfaction ».

1. S. Freud, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970. Toutes les citations à venir sont issues de cet ouvrage.

sensations intenses, la jalousie étant dirigée vers les hommes étrangers à l'affaire.

La troisième condition est que plus la femme est rabaissée socialement et plus elle acquiert de la valeur comme objet d'amour.

À celle-ci s'ajoute une quatrième condition : il s'agit de *sauver* – et c'est une « tendance manifeste » – la femme aimée ; elle a besoin de l'homme et il s'attache à ses pas.

Les origines de ces conditions et choix sont à chercher du côté de l'Œdipe, des fixations liées à cette période de l'enfance et notamment à la mère, avec le passage par le complexe de castration, où le garçon repère la menace imaginaire pesant sur son organe et où la petite fille, lésée de n'en avoir pas, l'attend sous la forme d'un enfant.

Pour ou contre, les figures parentales... voilà pour Freud la position du sujet quant à son choix d'objet d'amour. Ne s'agirait-il pas plutôt dans l'amour du ni pour ni contre ?

Freud développe ensuite la question de l'impuissance psychique (mépris pour la femme) chez l'homme et de la frigidité chez la femme (inhibition, hostilité envers l'homme) et avec elles ce qu'il en serait du développement normal de l'amour. Il en donne cette définition : deux courants doivent se rejoindre, « le courant tendre et le courant sensuel », amour et sexualité fusionnant. Je le cite : « Pour être, dans la vie amoureuse, vraiment libre, et par là, heureux, il faut avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur ². »

Mais la plupart du temps, nous dit Freud, en cette affaire c'est plutôt ratée, et pour tout le monde. En effet, la vie amoureuse est clivée selon deux directions : « Là où ils aiment, ils ne désirent pas et là où ils désirent, ils ne peuvent aimer. » Pour Freud, seuls le désir et l'amour liés permettent une sexualité épanouie. Le désir entraîne la réussite de l'activité sexuelle et par là même une jouissance sexuelle satisfaisante. Sinon, c'est le rabaissement de l'objet sexuel et la surestimation de l'objet d'amour (objet incestueux). La sexualité n'est possible qu'avec un objet rabaissé. Freud lie la sexualité (le sexuel) à l'amour (le facteur psychique), cela doit concorder, s'accorder.

2. *Ibid.*, p. 61.

Chez tous les hommes on retrouve la présence de ces facteurs causals : importante fixation infantile, protection contre l'inceste, frustration à l'adolescence. L'homme civilisé se caractérise par une certaine « anesthésie psychique », que l'on retrouve chez la femme sous la forme de la « frigidité » au sens large. Même si chez elle on ne trouve pas nécessité d'un objet sexuel rabaissé, il faut qu'il y ait un interdit (comme garder secret ³, dit Freud) pour que ce soit possible. Là également la solution consisterait peut-être en un ni impuisant ni frigide.

En cause de cette « non-confluence des motions tendres et sensuelles », la « domestication de la vie amoureuse par la civilisation », avec pour conséquence le ravalement des objets sexuels et donc de la vie amoureuse ; il a alors fallu pour la rendre possible que l'homme s'invente des conventions, c'est-à-dire des obstacles à surmonter afin qu'il y ait quelques résistances à la satisfaction, les obstacles étant ce qui pousse l'homme à se satisfaire.

À ce moment précis de son texte ⁴, Freud fait une révélation qui me semble importante en regard de ce que dit Lacan, je veux parler de l'objet *a*, il affirme, je le cite : « Je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la pleine satisfaction. » Il fait à la suite référence à la « perte due au refoulement de l'objet originaire d'une motion de désir », dont les substituts seront toujours inadéquats pour la satisfaction pleine et entière. Il y a donc une perte et un reste.

De fait, le petit homme commence deux fois sa vie sexuelle (d'abord autour de son attachement à sa mère et de l'intérêt qu'il porte à son corps, ensuite au moment de la maturité sexuelle) et cette constitution humaine aboutit, pour Freud, à des changements d'objets susceptibles de ratage, qui sont dépendants dans le choix du sujet de sa relation avec ses « père et mère ». Il dit d'ailleurs cette phrase : « L'homme quittera père et mère et suivra sa femme. »

Mais c'est aussi l'incompatibilité de la civilisation, de l'éducation, avec les revendications sexuelles qui est la cause du ratage de la vie sexuelle de l'individu, empêchant son « plaisir complet », la pleine

3. *Ibid.*, p. 62.

4. *Ibid.*, p. 64.

satisfaction, mais cette incompatibilité, dit-il, est aussi source de réalisations. On le voit, Freud oscille entre la structure et la civilisation.

Pour lui, seule compte, me semble-t-il, la réussite de l'acte sexuel, possible si amour et désir sont noués, il ne dit pas, du moins dans ces textes-là (*La Vie sexuelle*), comment cela s'organise pour chacun des partenaires, non plus ce qu'il en est de la jouissance de chacun. On ne trouve quasiment pas ce terme sous la plume de Freud.

Par contre, il accorde une large place au narcissisme comme nécessaire au développement psychique de l'enfant, qui investit d'abord son corps comme objet (le découvre, le fait sien...) ; autoérotisme donc, puis dans un second temps (narcissisme secondaire) ce sont les objets extérieurs qui seront investis. On aimera selon le type narcissique (ce que l'on est soi-même, ce que l'on a été soi-même, ce que l'on voudrait être soi-même, la personne qui a été une partie du propre soi) ou par étayage (la femme qui nourrit, l'homme qui protège). Selon Freud, il est possible d'atteindre ce qu'il appelle « le plein amour d'objet », pour l'homme (par étayage) comme pour la femme (par l'enfant). Pour sa part, Lacan dira que l'amour est en son fond toujours narcissique du fait du stade du miroir, moment à la fois de leurre et de jubilation (prothèse imaginaire, dira-t-il).

Les bases freudiennes étant posées pour l'essentiel, reprenons cette citation de Lacan et voyons où elle nous mène pour ce qu'il en est de la question de l'amour.

L'amour chez Lacan

Je vais partir de la « Lettre aux Italiens » de 1974, m'appuyer également sur le séminaire ...*Ou pire* et sur les entretiens de Sainte-Anne, *Le Savoir du psychanalyste* de l'année précédant *Encore*, et tâcher de déplier ce qu'il en est de l'amour pour Lacan. Je vous livre tout d'abord la citation de la « Lettre » *in extenso* :

« On ne peut l'entendre [Lacan parle du savoir de l'inconscient] que sous bénéfice de cet inventaire : soit de laisser en suspens l'imagination qui y est courte, et de mettre à contribution le symbolique et le réel qu'ici l'imaginaire noue (c'est pourquoi on ne peut le laisser tomber) et de tenter, à partir d'eux, qui tout de même ont fait leurs preuves dans le savoir, d'agrandir les ressources grâce à quoi ce fâcheux rapport, on parviendrait à s'en passer pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage, qu'il constitue à ce jour - *sicut*

palea, disait le saint Thomas en terminant sa vie de moine. Trouvez-moi un analyste de cette tuile, qui brancherait le truc sur autre chose que sur un organon ébauché⁵. »

Lacan demande aux analystes de ne pas se fourvoyer dans ce qui concerne les affaires de l'amour, du côté du sexuel, de ne pas s'en mêler, de ne pas en faire un guide, une méthode, car ça n'est pas possible. Rien ne peut s'en écrire. Il me semble qu'à la différence de Freud il disjoint l'amour du sexuel.

Déjà vous entendez l'équivoque portée sur le « faire l'amour », qui convoque à la fois l'acte sexuel et faire de l'amour quelque chose de digne, c'est-à-dire comme il convient, convenable, décent. Au fond, en faire quelque chose de respectable, d'estimable, qui mérite le respect.

Le sujet humain bavarde beaucoup quant à ses difficultés avec l'amour et avec le sexe ; ça le tracasse.

Fâcheux rapport, de quoi est-il question ? Du « il n'y a pas de rapport sexuel », le fâcheux portant sur le « n'y a pas ». Le terme fâcheux est lui aussi équivoque, il contient « fâcher » : qui met en colère, qui suscite le conflit, la polémique, le désaccord, la fâcherie, la contrariété et la brouille, fâcheux voulant dire : choses pénibles à accomplir ou à supporter. Malencontreux également. C'est la pomme de discorde.

Que veut dire Lacan par : parvenir à s'en passer ? Je crois que cela signifie pour le sujet reconnaître la part de réel qu'il contient : il est un exilé du rapport sexuel car il est impossible d'écrire ce rapport, c'est-à-dire d'unifier un sexe et l'autre, de faire Un. « [...] il n'y a pas de rapport qui puisse se mettre en écriture. Inutile à partir de là d'essayer [...] », dit-il plus haut dans le texte. Pourquoi ? Le symbolique y manque, pas de signifiant qui dit le sexe. Homme ou femme, c'est d'abord aux parents de l'énoncer et à l'enfant de le subjectiver comme il le peut. Il ne dit pas non plus ce qu'est la jouissance sexuelle. Parce qu'il y a l'objet *a*, que Lacan a « construit ». Je le cite : « Je suppose qu'on en connaît les quatre substances épiso- diques, qu'on sait à quoi il sert, de s'envelopper de la pulsion par

5. J. Lacan, « Lettre aux Italiens », dans *Autres écrits*, « Note italienne », Paris, Seuil, 2001, p. 311.

quoi chacun se vise au cœur et n'y atteint que d'un tir qui le rate ⁶. » L'objet *a* est inatteignable et irréprésentable mais représenté. Il crée le manque et de fait est ce qui pousse (la cause du désir) le désir, et retrouver l'objet jamais n'advient, car il est à jamais perdu pour le sujet. D'où ce désir toujours autre et par définition métonymique. Ce sera toujours d'autre chose qu'il s'agira, il y a inadéquation entre ce qui est demandé et ce qui est obtenu. Ça rate toujours. Le cœur du sujet est, de structure, divisé dès son entrée dans le symbolique, c'est-à-dire dans la parole, par la perte de cet objet.

De quoi s'agit-il dans l'amour, non de retrouver sa moitié, de faire un, mais de reconnaître cette « boiterie » originelle (la division) et l'impossible de faire un dans le rapport sexuel, car il n'y a pas de savoir du rapport sexuel. Savoir qu'il n'y a pas de savoir possible, donc.

Alors, l'amour plus digne ?

Déplions un peu plus ce qu'il en est de la jouissance sexuelle. Lacan parle du « champ de la jouissance » comme de ce qui a trait à tout ce qui affecte le corps, elle est le rapport de l'être parlant avec son corps. Elle ne peut être absolue puisque, au cœur du sujet, un vide central loge l'objet *a* (conséquence du refoulement originare). Un vide, qu'il appelle *das Ding* et autour de quoi – les bords pulsionnels – s'organise la jouissance. Comme il n'y a pas de signifiant de la jouissance sexuelle, et donc impossibilité du rapport sexuel, la jouissance phallique vient y suppléer, le phallus qui la symbolise étant ce autour de quoi l'être de l'homme et l'être de la femme s'ordonnent. Elle est celle qui humanise car elle est de parole, intriquée dans le langage. C'est le signifiant qui la cause. Elle a en son cœur un manque qui nous en exile et dans le même temps nous exile de l'Autre.

Avec le phallus (objet imaginaire) entre en jeu la castration non pas de l'organe bien entendu mais de l'image. La castration révèle que l'objet est définitivement perdu. Il s'agit d'une opération symbolique élevant le phallus au rang de signifiant. Et par là même il n'est plus dans le corps, il en est séparé. Objet que ni l'un ni l'autre sexe ne possède mais qui va dorénavant régler leurs modalités de jouissance. Ni avoir, ni être le phallus, c'est à cela qu'il s'agit de renoncer pour les deux sexes, et de se placer dans une position distincte par

6. *Ibid.*

rapport à lui. La psychanalyse nous montre qu'il est impossible de définir ce qu'il en est de l'homme et de la femme ⁷, dit Lacan, et il ajoute : « [...] rien n'indique spécialement que ce soit vers le partenaire de l'autre sexe que doit se diriger la jouissance [...]. » « La sexualité est un manque et au centre de tout ce qui se passe dans l'inconscient », dit-il encore. Cette jouissance ne peut s'articuler qu'à rencontrer la castration. « Alors seulement peut s'obtenir l'accouplement. »

L'amour pourrait se dire ainsi : « Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que : ça n'est pas ça », dit Lacan dans *...Ou pire* ⁸. Toute relation amoureuse se heurte à un impossible représenté par la castration et l'objet *a*. Nier le pas de rapport sexuel amène au pire. Le « ça n'est pas ça » concerne l'objet *a*, celui après lequel le sujet court, en vain, car il est inatteignable. Il est inatteignable donc ce n'est jamais ça, jamais le bon, celui qui complétera son manque. Donc je ne peux te l'offrir, ni te le donner, puisque je ne l'ai pas non plus.

Le renoncement à obtenir ce quelque chose de l'autre mettra un frein à cette course vaine. Et avec l'acceptation de cet impossible de faire Un, il y aura sans doute place pour l'amour digne. « L'amour c'est deux mi-dire qui ne se recouvrent pas. [...] C'est la division irrémédiable. [...] C'est la connexité entre deux savoirs en tant qu'ils sont irrémédiablement distincts ⁹ », dit Lacan dans *Les non-dupes errent*.

Chaque sujet n'ayant affaire qu'à ce nœud qui constitue son être, le lien d'amour se situe entre ces deux savoirs inconscients. Quelque chose de soi résonne en l'autre et réciproquement.

7. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste, Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 34.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, Le Savoir de psychanalyste*, Paris, Seuil, 2011, p. 82.

9. J. Lacan, *Séminaire Les non-dupes errent*, leçon du 15 janvier 1974, inédit.

Éliane Pamart

En quoi la relation mère-fille serait un ravage comme le dit Lacan * ?

Au cours de son élaboration concernant la féminité, Freud découvre la phase dite pré-œdipienne en isolant l'Œdipe de la petite fille construit sur celui du petit garçon. La mère est primordialement considérée par les deux sexes comme pourvue du phallus, soit en tant que mère phallique : la découverte de sa castration – d'où s'origine le fameux *Penisneid* – ne sera pas sans conséquences cliniques, déterminant la manière dont chaque sujet, homme ou femme, se structure face à ce réel. Si l'Œdipe est un mythe, comme le souligne Lacan, la castration, elle, est bien réelle et il attribue au complexe de castration « une fonction de nœud ¹ » dans la structuration des symptômes de la névrose, de la perversion et de la psychose.

La fille, qui se considère castrée, c'est-à-dire privée du phallus, va tout d'abord attribuer ce manque à la mère, qui s'avérera décevante – d'où les nombreux reproches adressés aux mères –, puis au père, mais d'une façon que l'on doit y reconnaître le transfert au sens analytique du terme, nous dit Lacan.

Le premier objet d'amour se constitue alors comme premier objet de reproche dans la relation mère-fille et pourrait y rester fixé dans l'attente d'une médiation phallique susceptible de favoriser ce transfert ; cette médiation s'établit par le père, ou tout autre représentant phallique qui lui aussi sera, tôt ou tard, porteur de déception, jusqu'au partenaire.

* Intervention prononcée à la soirée du 25 janvier 2012 lors de « l'Atelier de psychanalyse » à Rennes, pôle 9.

1. J. Lacan, « La signification du phallus » (1958), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 685.